

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire Des Hommes et des Choses.

Ce journal Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. OWEN, paraît tous les **A MÊMES**. L'année où il se compose de 48 numéros. Le Prix d'abonnement est de SEPT CHEQUELS et DEMI, payable par AVANCE, de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être adressées à l'auteur. On insère gratuitement tous les articles, d'utilité ou d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis qu'en venant par rétribution de 6 sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.] **Quebec, 23 Decembre, 1843,** [No. 7.

Mélanges Littéraires.

PIERRE SCHLEMIHL,

OU L'HOMME QUI A VENDU SON OMBRE.

Suite, et fin.

— J'ai dans ma poche, répondit-il, certains trésors que vous pourriez bien ne pas mépriser. Je donnerais le plus haut prix de votre ombre inestimable; et je ne croirais pas l'acheter trop cher.

Je me sentis de nouveau frissonner en songeant à la terrible poche que j'avais vu s'ouvrir devant moi; et je ne comprenais pas comment j'avais pu dire à cet homme. Mon cher. — Pardonnez-moi, monsieur, lui dis-je; du ton le plus poli; je ne comprends pas comment mon ombre... — Je vous demande seulement la permission répondit-il, d'enlever ici même cette noble ombre et de la mettre dans ma poche. Comment je m'y prendrai pour l'emporter c'est mon affaire. — Après cela, je vous donne à choisir entre tous mes bijoux. Voici la racine qui fait sauter gonds et verroux, le manteau de Roland, et ce qui vaut mieux encore, le chapeau de Fortunatus fraîchement réparé, et sa bourse enchantée. — Quoi! m'écriai-je, la bourse de Fortunatus! Le vertige me prit, et je vis briller à mes yeux des montagnes de doubles ducats.

— Ayez la bonté d'essayer vous-même ce petit sac. — Il me présenta alors une bourse en cuir de Cordouan, passablement grosse, très solide, serrée par deux épais cordons. J'y plongeai la main, et en tirai dix pièces d'or, puis dix autres et encore dix autres. — C'est bien, dis-je; marché conclu. Je garde cette bourse, et vous prenez mon ombre.

Il s'inclina sans rien dire, et je le vis saisir mon ombre avec une merveilleuse adresse.

habileté, l'enlever de terre, la rouler, et la cacher dans sa poche ; puis il se releva me fit un dernier salut, et disparut entre les arbrisseaux. Il me sembla que je l'entendais rire. Mais je tenais la bourse d'une main ferme, et je ne savais pas encore bien ce qui venait de se passer.

Quand je revins à moi, je me hâtai de quitter ce lieu où j'espérais n'avoir plus rien à faire. Je commençai par remplir d'or mes poches, puis je nouai à mon cou les cordons de la bourse et la cachai sous mes habits. Je sortis du parc sans être remarqué ; j'atteignis la grande route et me dirigeai vers la ville. Au moment où j'allais franchir la porte, j'entends crier derrière moi : — Eh ! mon jeune monsieur, écoutez, écoutez donc, je me retourne, et j'aperçus une vieille femme. — Regardez, me dit-elle, vous avez perdu votre ombre. — Merci, bonne mère. Je lui jetai une pièce d'or, et je continuai mon chemin.

Plus loin j'entendis la sentinelle, dire en me voyant, Où ce monsieur a-t-il laissé son ombre ? Et, un peu plus loin, un groupe de femmes qui s'écriait : Jésus Marie ! le pauvre homme n'a point d'ombre ! Toutes ces exclamations commençaient à m'attrister, et j'évitais de marcher au soleil. — Mais quand j'arrivai dans la grande rue, il m'était impossible de l'éviter ; et, par malheur pour moi, je passais là au moment où les enfants sortaient de l'école. Un méchant petit bossu, je le vois encore, s'aperçut aussitôt que je n'avais pas d'ombre, et se hâta de l'annoncer à ses camarades qui me poursuivirent en me jetant de la boue. Pour les éloigner de moi, je leur donnai de l'or, et je n'élançai dans une voiture de louage à l'aide de quelques personnes compatissantes.

Aussitôt je me trouvai seul dans la voiture, je me mis à pleurer amèrement. Je commençai à avoir le sentiment de mon malheur. J'entrai dans mon ancienne demeure : je jetai au valet des pièces d'or ; je me fis conduire dans le plus bel hôtel ; je m'enfermai ; et alors que pensez-tu que je fis ? O mon cher Chamisso ! je me sens rougir en te l'avouant ; je tirai de mon sein ma malheureuse bourse, et avec une sorte de rage qui s'accroissait continuellement, j'en fis sortir de l'or, toujours de l'or ; je le répandis sur le parquet, et je le fis sonner, j'en amassai encore une autre couche, j'essayai d'enchanter mon cœur par l'éclat de ce métal et par son bruit sonore jusqu'à ce qu'enfin je tombai épuisé sur ce lit d'or. La nuit vint et je m'endormis.

Le lendemain, Schlemihl fait venir des marchands, des ouvriers, et tente de se distraire en achetant toutes les fantaisies de luxe qu'on lui présente ; mais le soir ses douleurs recommencent, quand il essaya de sortir. Les hommes ricannaient en le voyant passer sans ombre, et les femmes parlaient de lui avec une pitié plus insultante que le sarcasme. Il revient chez lui, le visage baigné de larmes ; et, ne pouvant plus supporter cette torture, il résolut de rompre son marché. Il envoya un valet à la recherche de l'homme gris. Le valet parcourut toute la maison de John sans rencontrer le mystérieux personnage, et le rencontra dans la rue sans le connaître. L'idée lui vient qu'un peintre pourrait peut-être lui faire une ombre factice. Il raconte qu'en Russie son ombre a été gelée, et qu'elle est restée sur le sol. Mais le peintre lui jette un regard méprisant, et s'éloigne. Enfin, il avoue son infortune à son fidèle serviteur Bendel, qui promet de venir à son secours, de se tenir toujours à ses côtés, et de lui prêter son ombre. Pour plus de sécurité cependant, il s'enferme chez lui, et ne sort que quand il fait sombre, s'en va continuellement le long de la muraille. Mais un soir la lune surgissant tout-à-coup du milieu des nuages, dévoile encore sa misère.

Il prend la fuite et s'en va dans une ville où ses magnifiques équipages, et l'or qu'il jette à pleines mains le font passer pour un roi. Là il rencontre une jeune

filie innocente, gracieuse, et forme le projet de l'épouser. La jeune fille répond avec candeur à ses vœux; et les parens la bénissent. Des préparatifs de mariage se font; le jour de la cérémonie est fixé; quand tout-à-coup, ô honte! ô désolation! un valet infidèle apprend au père de la jeune fille que cet homme si riche, cet étranger que l'on a pris pour un roi, n'ose se montrer au grand jour, car il n'a pas d'ombre. Schlemihl entre dans la demeure de sa fiancée au moment où l'on venait d'apprendre ce fatal secret, trouve la famille en larmes, le père irrité, la jeune fille inconsolable, et se sauve désespéré à travers les champs. A quelque distance de la ville, il retrouva l'homme à la redingotte grise qui lui dit : — Je te rendrai ton ombre, tu seras riche et tu épouseras celle que tu aimes, signe-moi seulement ce petit bout de papier. C'est un contrat qui engage une âme. Schlemihl recule avec terreur. — Non, dit-il, non; je ne perdrai pas ainsi mon âme immortelle pour une ombre d'un instant; et il s'éloigne. Le méchant esprit fait flotter devant lui une grande belle ombre pour le tenter, mais Schlemihl résiste à cette dangereuse épreuve. Il erre par monts et par vaux, en proie à une horrible agitation. Le quatrième jour, il se trouve dans un désert de sable, et tout-à-coup il aperçoit une ombre errant dans l'espace, et se précipite après elle. L'ombre fuit, mais le désir de la posséder donne à Schlemihl une force surnaturelle; et plus elle court avec rapidité, plus il met d'ardeur à la suivre. Cependant, l'ombre s'approche d'une forêt. Le malheureux voit qu'elle va lui échapper. Il fait un nouvel effort, se jette sur elle, la saisit, et sent le contact d'un corps humain; c'était le corps d'un homme qui au moyen d'un nid d'oiseaux pouvait se rendre invisible, mais sans cacher son ombre. Schlemihl trouve le nid et s'en retourne fier et joyeux accompagné d'une ombre très respectable. Mais l'homme gris marche à sa suite, lui reprend le nid magique et lui propose encore un odieux marché. Schlemihl prend la fuite, abandonne la demeure qu'il occupait, la ville où il a vu éclater sa honte, et s'en va loin du monde au hasard.

A peine avait-il fait quelques pas sur la grande route, qu'il se vit accosté par un homme qui lui demanda la permission de l'accompagner, et se mit à causer de la terre et du monde d'une façon qui révoltait l'esprit de Schlemihl. Le soir ils aperçurent que cet inconnu n'était autre que le fatal homme gris. Tous deux continuèrent à cheminer ensemble et arrivèrent au bord d'un abîme. Là, l'envoyé du diable présenta encore un contrat de damnation à Schlemihl, et, pour le séduire, fit de nouveau flotter une ombre devant lui. — Malheureux! s'écria Schlemihl, qu'as-tu fait de ce riche John chez qui je t'ai rencontré? — Qu'est-ce que j'en ai fait? Vous allez voir. Au même instant il tira de sa poche une figure pâle et décomposée, qui d'une bouche tremblante murmura ces mots : *Justo judicio Dei judicatus sum; justo judicio Dei condemnatus sum.* — Arrière, Satan! s'écria Schlemihl, éloigne-toi au nom de notre Sauveur; et, en prononçant ces paroles, il lança la bourse maudite dans le torrent.

Le diable disparaît et Schlemihl continue sa route toujours sans ombre, toujours tremblant qu'on ne le rencontre au grand soleil. Souvent il passait la journée caillé dans les bois et n'osait se remettre en chemin que le soir. Il ne lui restait plus que quelques pièces d'or. Il les dépensa peu à peu dans les auberges. Cependant ses vêtements étaient vieux et ses bottes usées. Il s'approcha un jour de foire d'une échoppe de cordonnier, et ne pouvant acheter une paire de bottes neuves, il en prit une vieille qui venait d'être ressemelée; puis il se remit en route, absorbé dans ses pensées, et ne sachant pas lui-même où il allait. Après avoir marché pendant deux ou trois secondes, il se trouva au milieu d'une forêt primitive dévastée par l'orage. Il fit quelques pas et aperçut une terre noire et déserte. Il s'avança un peu plus loin et ne vit plus que des montagnes de neige et de glaces. Le froid était excessif, et le voyageur ne découvrait au loin aucun

ne trace humaine et aucune habitation. Il se retourna d'un autre côté, fit une centaine de pas et se trouva sous un beau ciel, au milieu d'une plaine chargée d'arbres, de moissons et embaumée par les oranges; les boîtes qu'il avait abbe- tées étaient des boîtes de sept lieues.

Cette découverte lui causa une joie inexprimable. Il se jeta à genoux et remercia Dieu du hasard qui lui avait procuré cette merveilleuse chaussure. Il avait eu dès sa jeunesse le goût des sciences naturelles. Il se mit à herboriser, à étudier les plantes et les animaux. Quand il voulait marcher lentement dans une contrée, il couvrait ses bottes d'une paire de pantoufles; puis, dès qu'il avait envie de franchir rapidement un large espace, il ôtait ses pantoufles et emjambait les fleuves et les montagnes. Il visita ainsi les quatre parties du monde; mais un jour il se refroidit dans les contrées du Nord, tomba malade, et s'en revint avec peine dans les pays civilisés.

Hors d'état de continuer sa route, il entra dans le premier hôpital qui s'offrit à ses yeux et cet hôpital portait son nom. C'était son fidèle serviteur et la jeune fille qu'il devait épouser qui l'avaient fondé en mémoire de lui.

Dès qu'il eut recouvré la santé, il reprit ses courses scientifiques; puis, ayant amassé des plantes des quatre régions de la terre, il retourna en Allemagne, reprit ses plans au coin de son foyer et commença la publication d'une botanique universelle. Ce que ce livre est devenu, le confident de Pierre Schlemihl ne nous l'a pas dit. Mais je soupçonne l'intrepide voyageur d'être modestement caché dans quelque université d'Allemagne, compilant, écrivant, préparant enfin dans de longues veilles silencieuses et de longues méditations ou un récit complet de ses voyages, ou un immense traité de botanique.

LE FANTASQUE.

23 DÉCEMBRE, 1843.

GRAND IMBROGLIO

Politique, Mesmerique, Patriotique, Comi-Tragique

ET

Emberlificotique.

Sus! Sus! Lutins, Esprits Follets, Sorciers, Gobelins, Spectres, Démon, Fantômes, Nécromanciens, Enchanteurs, Magiciens, Devins, Bohémiens, Revenants, Morts ou Vivants, surgissez, apparaissez, accourez à notre aide et dites-nous si vous comprenez goutte à ce qui se passe actuellement en Canada.

Oui, accourez, professeurs de science noire, docteurs en magie blanche et dites-nous si, dans tout le cours de vos incantations, de vos sortilèges, vous avez jamais rien vu de plus surprenant, de plus phénoménal, de plus bouleversant que ce qu'on est convenu d'appeler de la politique! Faites vos croix, vos étol-

les, vos cercles, vos serpentaux, vos signes les plus cabalistiques, car tout votre art ne sera pas de trop ; de plus rusés que vous tous ensemble y sont, devenus fous, y ont laissé bon sens et réputation.

Drelin, drelin, dindi di don, dindidindon ! pif ! paf ! pouf ! on entend un bruit de sonnettes, de pétards ; une fumée épaisse sulfureuse et bitumineuse environne tout-à-coup notre pupitre éditorial et après que le violent accès de toux qu'elle nous cause est passé nous jetons les yeux autour de nous et nous voyons au dessus de notre encrier un petit vieillard long comme le pouce, portant barbe blanche, robe noire et chapeau pointu, qui s'incline respectueusement devant notre plume et fait signe qu'il est prêt à répondre à tout ce qu'il nous plaira lui demander.

Voilà qui est bien ; commençons. Voyons, petit démon, répondez catégoriquement aux questions que nous allons vous poser. A tout seigneur tout honneur, le gouverneur doit avoir le pas sur les autres ; que pensez-vous de son Excellence Sir CHARLES THEOPHILE METCALFE ?

— Sir CHARLES THEOPHILE METCALFE mieux connu sous le titre de *Old Square* *Tors* est un brave et honnête homme ; mais comme beaucoup d'autres braves et honnêtes hommes, il n'est pas des plus futes ; en revanche il est superlativement têtu. Nommé par sa très-gracieuse Majesté la Reine pour venir gouverner les canadiens, c'est-à-dire pour jouer avec eux à cache-cache, car si vous voulez bien faire attention à ce qui a été fait depuis des tems immémoriaux ici et ailleurs, la science du gouvernement se réduit à ce jeu-là, notre brave et honnête homme, à défaut d'opinions bien formées sur vos affaires qu'il ne connaissait pas plus que ceux qui les veulent conduire de 2000 lieues de distance, avait ses instructions particulières qui lui disaient : " Les impertinents colons que vous allez régir se sont fourré dans la tête que nous leur abandonnons un petit hochet fort fragile et encore plus dangereux qu'on appelle " gouvernement responsable ; " comme notre intention est de leur retirer ce qu'on a pu leur accorder ou leur promettre dans un moment d'urgence et d'embaras vous devrez vous attacher à en parler à tout propos et à propos de tout ; vous devrez avoir que ce mot-là dans la bouche, vous ne jurerez que par le gouvernement responsable ; mais sitôt que vous pourrez, vous leur retrancherez chaque concession ; aujourd'hui une, demain deux, après demain quatre, et ainsi de suite jusqu'à ce que les pauvres colons soient dans un état bien pire que celui dont ils se sont plaints d'abord ; les susdites colons, au lieu de jouer au plus fin avec nous autres de la mère-patrie, veulent jouer au plus fort ; or autant ils pourraient avoir d'avantage à l'autre jeu, autant ils perdent à celui-ci. Vous avez discrétion pleine et entière ; si vous réussissez à notre gré, nous vous appuierons mais si en suivant nos avis vous manquez votre coup, nous vous désavouons publiquement, comme cela se fait, en vous rappelant ; et nous tâcherons de vous consoler privement comme cela se fait aussi en vous donnant un parchemin de noblesse."

Vous voyez, mon petit éditeur, que notre brave et honnête homme a bien suivi ses instructions. C'est à vous autres maintenant qu'appartient en grande partie le dénouement de la farce qu'il est venu jouer parmi vous. Pour vous effrayer on l'a fait précéder d'une incroyable réputation d'habileté ; s'il eût été si terriblement adroit on n'en aurait soufflé mot. Comparez-le avec Sydenham et Barot dont on ne disait rien et qui ont mené leur barque aux oiseaux. Pour se mettre à l'unisson des éloges qu'on faisait de lui et ne pas compromettre les talents dont on ne rien dire ; dans les conseils, comme dans la conversation il avait pris pour règle d'encherir encore sur la maxime du sage : " Ecoutez beaucoup et parlez

peu, et il ne parlait pas du tout. Voilà, petit éditeur, le fin de tout ce qui a été passé, avec un tel gouverneur, muni de telles instructions et d'un tel caractère, les choses devaient aller comme elles vont.

— Devin, bon devin, dites-moi bien vite comment tout cela finira ?

— Halte-là, mon petit, ça dépend des circonstances ; tout sorcier que je suis je n'aime à prédire les choses que lorsqu'elles sont arrivées. C'est beaucoup plus sûr, surtout à l'égard de ce Canada qui semble s'appliquer à renverser toutes les prophéties. Je me bornerai pourtant à vous souffler à l'oreille que vous avez une superbe balle en main. Si les canadiens se tiennent serrés, tout ira pour le mieux, mais s'ils ouvrent leurs rangs l'ennemi s'y fourrera et vous n'aurez pas besoin d'un magicien pour vous dire comment ça finira.

— Devin, bon devin, dites-moi maintenant ce que vous pensez du gouverneur en chef, de ce Wakefield à qui l'on attribue tout le bien et tout le mal qui s'est fait depuis quelque temps ?

— Hein ! je n'ose. Entre charlatans il faut du moins avoir certaine courtoisie et ne pas se démasquer mutuellement ; d'ailleurs sorters contre sorciers ne font pas dit-on fameuses affaires. Pourtant, comme celui-là n'aurait pas grand'égard pour moi si je me trouvais sur son chemin, je vous donnerai sur lui quelques insinuations dont vous ferez ce qu'il vous plaira. En parlant de Metcalfe, je vous ai dit qu'il était consciencieux, mais peu rusé, on peut peindre Wakefield en retournant le tableau. Ce portrait, fait d'un coup de crayon, est d'une ressemblance parfaite ; aussi je n'ai pas plus loin pour le moment.

— Devin, bon devin, que pensez-vous de nos ministres ?

— Ce que vous en pensez vous-même. J'ajouterai par exemple qu'ils sont, eux, trop honnêtes pour le monde diplomatique où ils se sont lancés. On dit qu'il faut hurler avec les loups ; il faut donc rusier avec les renards et je crois qu'ils auraient pu jouer à tous ces finassiers qui viennent exprès d'Europe pour les empaumer, eux et le pays, quelques bons petits tours qui n'auraient pas nuï à leur cause.

— Halte-là, monsieur l'ambassadeur du sombre empire, gardez ces maximes pour vos collègues ; le peuple n'en a pas besoin et n'en veut pas. Il veut aller en tout ouvertement et franchement.

— Eh bien ! alors que le peuple ne se plaigne pas s'il est roulé, foulé, bousculé. Depuis que les peuples ont senti leur force, les tyrans ont vu qu'il fallait gouverner par la ruse : la diplomatie mène aujourd'hui par le nez les nations, qu'on conduisait jadis à coup de fouet. Les moyens sont changés ; mais les fins sont les mêmes.

— Faute de beaucoup je dois me contenter de peu. De même qu'on ne fait pas boire à qui n'a soif on ne fait parler savant qui ne veut rien dire. Mais je vous prie, maître satanas, donnez-moi votre idée sur la politique que nous voyons tourbillonner autour de nous.

— Ah ! tu me demandes beaucoup, mon curieux ; tu pense que j'y vois quelque chose tandis que les plus madrés n'y comprennent goutte. Néanmoins je vais tâcher de débrouiller pour toi ce grand embrouillamini. Procedons par ordre.

1^o. Comme je te l'ai dit d'abord, le gouverneur Metcalfe a été envoyé d'Angleterre pour défaire ce que Bagot avait fait. Voilà ce qu'il y a de plus clair dans cette obscure affaire. Il ne savait trop comment s'y prendre et il l'aurait abandonné la besogne s'il n'avait eu, pour l'aider, son collègue, le gouverneur Wakefield.

2^o. Celui-ci qui est ici en deux capacités, pour son propre compte et pour celui de l'Angleterre, voulait signaler sur tout le monde. Disons de suite que son but était de gagner de l'argent et de la réputation, parce qu'il avait besoin de ces

deux bonnes choses et que pour cela il lui fallait le concours de toutes les branches de la législation; car, comme un petit Louis XIV, l'Etat du Canada c'est, à ses yeux, lui! Le grand mal, est que tout le monde n'ait pas pensé de même. Voici comment il procédait: au gouverneur, il donnait des avis et lui promettait de le faire jouer à coup sûr; c'est ce qui devait lui faire obtenir *at home* la réputation; aux représentans du peuple canadien il promettait pouvoir et liberté, honneurs, emplois et salaires; mais il y mettait un prix, vu qu'en ce monde personne ne fait rien pour rien et c'est assez juste.

Le prix qu'il mettait à ses faveurs, le voici: Tout le monde sait que la première nation du globe se compose de deux classes de gens qui ne peuvent mutuellement se souffrir. L'une est riche, regorgée d'or, de biens, de grasse; l'autre est plus que pauvre; chacun des jours de son existence est une grande victoire remportée sur la faim; or, comme la faim justifie les moyens, un tems viendra où les affamés croiront de bonne guerre de se ruer sur les repus; et Dieu sait s'il y aura grande boucherie. C'est ce vilain moment que les derniers veulent cueiler autant que possible, et ils ne trouvent rien de mieux pour cela que d'expédier aussi loin que possible aux quatre coins de la terre tous ceux auxquels il ne reste rien qu'on puisse piller. Un homme, un grand homme (de six pieds quelques pouces de long), leur a offert les moyens d'opérer cette grande amélioration.

Cet homme, Arthur Buller, que vous connaissez de vieille date, a un affidé, une âme damnée qu'on appelle Wakefield. Il se pourrait aussi que Buller fut l'âme damnée de Wakefield; c'est un autre point douteux que je n'essaierai pas d'éclaircir, car ce n'est pas chose rare en politique de voir les grands servir de marche-pied aux petits. Quoi qu'il en soit, maître Wakefield promit monts et merveilles à son maître; il lui dit: donnez-moi beurre, viande, légumes et du bois dont on se chauffe; je vous ferai de la belle cuisine. On lui donna tout ce qu'il demandait, l'argent pour voyager, le papier pour écrire et il se mit à voyager et à écrire; on lui donna aussi l'agence d'une grande seigneurie pour qu'il gagne la confiance et la faveur des censitaires dont il aurait besoin plus tard; ce à quoi il réussit merveilleusement et facilement, car celui qui ne demande pas l'argent qui lui est dû est un gentilhomme parachevé. Par exemple, comme toute cette politique coûtait cher et que messieurs les diplomates anglais aiment à faire payer aux dupes les frais qu'ils ont faits pour les tromper, le bon serviteur trouva le moyen de faire passer chez lui le Canal de Beauharnois qui devra doubler la valeur de la Seigneurie dont il était l'agent. Ce sont des tours assez bien joués; n'est-ce pas? mais ce n'est pas encore tout.

Le Canal Beauharnois payait l'agence, l'agence payait l'élection, l'élection payait le gouvernement responsable, le gouvernement responsable payait quoi?... C'est ce que nous allons voir mon petit; mais il faut ici beaucoup d'attention pour comprendre cette trame du mariage des Canadas, auprès de laquelle celle du mariage de Figaro n'est rien et où beaucoup de Baziles pourraient à la fin s'écrier: *Ah ça qui diable trompe-t-on ici?*

Le premier comédien fit entendre à messieurs les canadiens-français, dans le tems de l'excellent Bagot, que c'était lui qui le poussait au pouvoir et qu'il les y pousserait de plus en plus s'ils voulaient seulement être bons garçons et le faire entrer au parlement. Cela comme on l'a vu fut chose facile. Plus tard vous Metcalfe, il voulut continuer son jeu et c'était cela surtout qui faisait plaisir à voir.

A Buller il écrivait: tout va bien; je les tiens dans ma manche; le jeu se développe au mieux; laissez-moi faire et nos plans réussiront. Au gouverneur il disait: Tout va bien je les tiens dans ma manche, nous avons beau jeu, faites ce que je vous dirai et nos plans réussiront. Au ministres il faisait un clin d'œil.

et leur disait : Je tiens le vieux honhomme de gouverneur dans ma manche, laissez-moi faire et vous verrez beau jeu ; nos plans réussiront et votre pouvoir sera bientôt tel qu'on aimera autant vous donner votre indépendance. Et tout le monde se félicitait en son particulier. Buller disait : J'ai là en Wakefield un instrument impayable ; le gouverneur s'écriait : C'est un fameux serviteur que j'ai là ; les ministres répétaient : Quelle chance nous avons de posséder un ami comme ce Wakefield dont nous faisons tout ce qui nous plaît et qui au fond est plus patriote encore que nous-mêmes.

Et tout marchait au mieux quand le maître et serviteur de tout le monde, charmé de la réussite inattendue de ses plans, voulut hâter, plus tôt que la prudence n'aurait dû le lui dicter, le moment de la récompense. Il dit donc à messieurs les ministres : Vous m'avez promis d'être bons garçons ; voici l'occasion de tenir votre promesse ; j'ai par devant moi un petit plan de colonisation qui est un véritable chef-d'œuvre ; vous allez en juger : par ce moyen je peuplerai le Haut-Canada d'Anglais, d'Irlandais, d'Ecossois, et le Bas-Canada se régénérera de sa propre population ; comme il n'y a guères que moi qui puisse mener tout ça à bien, laissez-moi faire. Je serai nommé surintendant-général de l'émigration ; la province pourra m'accorder un petit salaire d'un ou deux milliers de louis, la mère-patrie m'en accordera bien autant et plus ; avec cela je serai en état de vous servir puissamment, vous verrez ; j'irai en Angleterre, je mettrai vos griefs devant le peuple anglais et l'on ne peut prédire jusqu'où ira le bien que nous ferons tout ensemble.

Le petit plan de colonisation ne fut pas goûté des ministres, Lafontaine frôna le sourcil, Baldwin se rebiffa, Morin sourit et branla la tête, Daly s'assit sur sa chaise en s'écriant : Arrive qui plante, moi je ne bouge pas d'ici. Le tonnerre gronda, le vent siffla ; puis vint la grande tempête dont la description paraîtra au prochain numéro.

(A continuer.)

Mr. le Conseiller Laurin a proposé hier que la place de greffier de la cité fût donnée à concurrence.

Il paraît que l'on a envie de déplanter l'officier actuel ; par exemple si la corporation réussit à faire ce coup-là cela pourra faire oublier bien des sottises.

(Pour le Fantasque.)

POINTES MUNICIPALES.

Mr. Rousseau n'a pas dit " que Mr. Lloyd était moitié lion, moitié agneau " Personne n'a d'objection, à ce que Mr. L'Editeur du Fantasque, amuse ses lecteurs de Pointes Municipales : comme de toutes autres pointes que conques ; mais il est désirable, sans doute, qu'il le fasse, sur des données certaines, et non sur ce que peut faire dire, à ses Collègues Mr. Lloyd, s'il désire plaire au

PUBLIC.

[En publiant la réclamation ci-dessus, nous dirons qu'en effet Mr. le Docteur Rousseau au lieu de dire ce que nous avons mis dans sa bouche avait simplement dit que " Mr. Lloyd posait quelquefois le manteau de lion pour prendre celui de l'agneau. " Notre erreur provenait de ce que nous avons répété la chose d'après la citation de Mr. Lloyd en plein conseil.]